Journal de Roubaix

Quarante-huitième année. — N° 123. Directeur-propriétaire : ALFRED REBOUX DIMANCHE 3 MAI 1903

TARIF D'ABONNEMENTS
Roubaix-Tourcoing, le Nord et les Départements limitrophes : Trois mois..... 5 francs — Six mois..... 9 — — Un an..... 18 —
Les autres Départements et l'Etranger le port en sus.
Agence particulière à Paris, 26, rue Feydeau

5 Centimes

BUREAUX ET RÉDACTION :
ROUBAIX : 71, Grande-Rue ‡ TOURCOING : 5, rue Carnot
ÉDITION DU MATIN

5 Centimes

ABONNEMENTS & ANNONCES
A Roubaix..... Aux bureaux du journal, Grande-Rue, 71
A Tourcoing..... Aux bureaux du journal, rue Carnot, 5 ;
A Mouscron..... Chez M. Henri Lerouge, rue de la Station ;
A Paris et à Bruxelles Dans les agences de publicité.
En vente à Paris dans toutes les Bibliothèques des gares et dans les principaux kiosques.

L'ARRIVÉE DU ROI D'ANGLETERRE A PARIS

LES ATTENTATS DE SALONIQUE

Les graves événements qui se sont produits hier, à Salonique, pourraient faire entrer dans une phase nouvelle la question de Macédoine, et aboutir à un résultat tout opposé à celui qu'en espèrent sans doute leurs auteurs.

C'est au terrorisme que les révolutionnaires bulgares et macédoniens semblent vouloir désormais recourir pour arriver à leurs fins, terrorisme qu'ils exerceraient, non seulement contre la Turquie, mais aussi contre les intérêts des puissances dans l'empire.

La Banque ottomane a été détruite par des individus qui l'ont attaquée par surprise, qui y ont lancé des bombes et provoqué ainsi un incendie. Quant aux pertes matérielles, en outre de la destruction de l'édifice, on n'a pas encore pu les évaluer. Une autre banque, celle de Mitylène, aurait également été détruite par un incendie. Le bureau de poste turc et d'autres bâtiments ont été attaqués ; on parle, en outre, d'explosions de dynamite qui auraient eu lieu en plus de cinquante endroits de la ville.

D'un autre côté, on attribue aux mêmes criminels l'incendie du paquebot français le *Guadalquivir* des Messageries maritimes.

C'est donc, même en faisant la part des exagérations auxquelles l'émotion produite par ces événements a pu donner lieu, d'un véritable complot qu'il s'agit. Aux dernières nouvelles, l'ordre était rétabli dans la ville, après une très vive panique causée dans la population, et une enquête se poursuivait sur la manière dont le complot a été préparé et exécuté.

L'arrivée de troupes turques, venant de Smyrne, a mis à la disposition des autorités des moyens de répression pour le cas où une nouvelle alerte se produirait.

Etant données la gravité de ces événements et les conséquences qu'ils pourraient avoir, il va de soi que la plus grande réserve s'impose jusqu'à ce que la lumière soit complètement faite, et qu'on sache exactement à quoi s'en tenir sur les responsabilités et les culpabilités. Mais, dès maintenant, on n'entrevoit malheureusement que trop bien ce qui a dû se passer. Ceux qui favorisent le mouvement macédonien, qu'il s'agisse des comités intérieurs ou des comités bulgares, trouvent que l'œuvre des réformes ne marche pas assez vite. Les Albanais n'ayant pas encore renoncé à leurs velléités de révolte, toute l'attention du gouvernement ottoman se concentre en effet, de leur côté, de sorte que l'application des réformes subit un ajournement forcé.

D'un autre côté, on sait que certains éléments, plus encore en Bulgarie qu'en Macédoine, s'efforcent de faire échouer cette œuvre réformatrice dans l'espérance de provoquer de plus graves complications et une scission complète entre la Macédoine et la Turquie.

Il se pourrait donc que des attentats comme ceux de Salonique parussent aux uns et aux autres de nature à servir leurs desseins. Ceux qui veulent hâter l'application des réformes pourraient y voir un moyen de forcer la main à la Turquie et aux Puissances. Quant aux autres, ils pourraient voir, dans ce commencement d'incendie, le point de départ d'une conflagration plus générale et propice à leurs ambitions.

Mais il faut que les uns et les autres soient bien aveuglés par la passion, s'ils ne comprennent pas le tort qu'ils font à ceux dont ils prétendent servir les intérêts. Les Puissances, déjà très impatientées par l'attitude de la Bulgarie, pourraient finir par cesser de s'intéresser à leurs clients. Et alors il se produirait cette double conséquence : d'une part, elles ne pourraient pas empêcher la Turquie de réprimer sévèrement un mouvement insurrectionnel qui aboutirait à des attentats comme ceux de Salonique ; d'un autre côté, elles ne pourraient plus insister pour l'amélioration du sort des populations qui s'appliqueraient elles-mêmes à contrecarrer leurs efforts.

INFORMATIONS

LES PROCHAINS VOYAGES A ROME DU TSAR ET DU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE

Rome, 1er mai. — Le *Messagero* donne, ce matin, comme certaine, la nouvelle de la venue, à Rome, du Tsar, le 17 mai, et de M. Loubet le 25.

LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE A MONTÉLIMAR

Paris, 1er mai. — Un journal du soir rapporte qu'au cours de la conversation échangée avec les personnalités qui allèrent saluer le Président de la République à bord de la *Jeanne d'Arc*, M. Loubet a déclaré qu'il avait l'intention de quitter Paris mardi prochain, après le Conseil des ministres, pour aller se reposer quelques jours à Montélimar.

LES OPÉRATIONS DES CAISSES D'ÉPARGNE

Paris, 1er mai. — Voici le relevé des opérations concernant les caisses d'épargne ordinaires, du 21 au 30 avril 1903 :

Dépôts de fonds.....	3.456.003 04
Retraits de fonds	7.613.183 71
Excédent de retraits...	4.157.180 67

Excédent de retraits du 1er janvier au 30 avril 1903 : 34.386.799 fr. 56.

UNE INTERPELLATION

Paris, 1er mai. — M. Gustave Hubbard, député des Basses-Alpes, vient d'informer, par lettre, le Président du Conseil, qu'il l'interpellerait à la rentrée, pour lui demander s'il n'est pas disposé à prendre l'initiative d'une politique de séparation des Eglises et de l'Etat.

MORT DE Mgr LARUE

Paris, 1er mai. — Nous apprenons la mort, à l'âge de soixante-dix-huit ans, de Mgr Larue, ancien évêque de Langres.

Mgr Larue était né à Paris le 18 mars 1825. Ancien élève du séminaire de Saint-Sulpice, il fut d'abord curé à Bourg-la-Reine, puis à Notre-Dame de Bercy. Nommé évêque de Langres, par décret du 17 juin 1884, en remplacement de Mgr Bonant, décédé, il répandit dans son diocèse jusqu'alors passablement troublé, des idées de tolérance. Mgr Larue était un excellent prêtre, bienveillant et affable. Il était grand ami du cardinal Lavigerie.

Il donna sa démission le 7 décembre 1899, pour assurer sa succession à son vicaire, M. Herscher, qui est encore actuellement évêque de Langres. Mgr Larue reçut alors le titre honorifique d'archevêque *in partibus* de Péluse.

Mgr Larue était chevalier de la Légion d'honneur.

Il était le frère de Mme veuve Cambon, mère de MM. Paul et Jules Cambon, ambassadeurs de France à Londres et à Madrid.

En raison de ce deuil, M. Paul Cambon sera obligé de s'abstenir d'assister aux fêtes données à l'occasion de la visite du roi Edouard VII.

MORT DE L'EXPLORATEUR DE CHAILLU

Saint-Pétersbourg, 1er mai. — M. de Chaillu a succombé la nuit dernière à une attaque d'apoplexie. M. de Chaillu était un écrivain et un explorateur fort estimé.

LES DÉSORDRES EN ESPAGNE, — SEPT MORTS

Madrid, 1er mai. — Les dernières nouvelles reçues d'Infescia et de Navia disent que pendant les désordres d'hier il y a eu sept morts, dont deux femmes, et quinze blessés, plusieurs très grièvement.

On craint que ces derniers ne succombent d'un moment à l'autre. Ces événements causent une douloureuse impression. Un train de secours est parti d'Oviedo avec les médicaments nécessaires.

AU CONGO FRANÇAIS

Assassinat de M. de Livry

Bruxelles, 1er mai. — Le bruit de l'assassinat de M. de Livry, agent d'une société du Congo français, par des anthropophages de l'Oubanghi, qui auraient ensuite mangé son cadavre, est confirmé par un correspondant de Brazzaville de la *Tribune congolaise*, qui s'exprime ainsi :

« Dans les premiers jours de mars, M. Jean de Livry, directeur du Barniembe, s'était rendu en pirogue avec sa femme, son enfant et deux voyageurs au village belge d'Imesee.

» En retournant à la rive française, il avait embarqué le chef N'Dongo, du village belge de Mikundo. Tout à coup, M. de Livry tomba, la tête fracassée, au fond de la pirogue.

» Les noirs qui la montaient la firent alors chavirer et se sauvèrent à la nage, emportant la femme noire et l'enfant, qui ne savaient pas nager. La femme et l'enfant, une fois à la rive, se rendirent à Betou, un village du Barniembe, où la noire a raconté que M. de Livry avait péri par suite d'un accident de pirogue. »

LE VOYAGE PRÉSIDENTIEL

Le retour à Paris

Paris, 1er mai. — Le train présidentiel est arrivé à la gare de Lyon à six heures et demie.

Le Président de la République, à sa descente de wagon, a été salué par M. Combes, président du Conseil ; par M. Vallé, ministre de la justice ; les généraux Florentin, grand chancelier de la Légion d'honneur ; Faure-Biguet, gouverneur militaire de Paris ; M. de Selves, préfet de la Seine ; M. Lépine, préfet de police ; M. Poulet, chef du secrétariat de la présidence ; le colonel Sylvestre, de la maison militaire ; M. Mauror, sous-directeur de la Compagnie P.-L.-M. ; M. Tissier, chef de cabinet du ministre de la marine ; M. Villain, directeur au ministère des travaux publics, et M. Paul Loubet, étaient également venus au-devant du Président.

M. Loubet est rentré directement à l'Elysée.

LE ROI ÉDOUARD VII

EN FRANCE

L'arrivée à Modane

Modane, 1er mai. — Le roi Edouard VII est arrivé ici ce matin, à 3 toures 30. Sur le quai de la gare attendaient : M. Paoli, commissaire spécial, et ses inspecteurs : M. Stéphan Derville, président du Conseil d'administration de la Compagnie P.-L.-M. Ces messieurs sont montés dans le train, sans déranger le roi, qui dormait.

Le train est reparti aussitôt dans la direction d'Amberieu-Bourg et Dijon.

Dijon, 1er mai. — A Aix-les-Bains, où le train est passé à six heures, l'accès de la gare avait été com-

ÉDOUARD VII
ROI D'ANGLETERRE

plètement interdit, même à la colonie anglaise, très nombreuse dans cette station, qui avait sollicité la faveur de saluer le roi au passage.

En gare de Dijon

Le train entre en gare de Dijon, à dix heures précises. La machine est ornée de drapeaux anglais et français. La gare est pavoisée aux couleurs des deux nations. Les autorités civiles et militaires sont là, mais la population, à qui les quais avaient été interdits, a montré peu d'empressement.

Aux abords de la gare, la musique du 27e joue le *God save the king*, puis la *Marseillaise*. Les troupes rendent les honneurs.

Edouard VII descend du train. Il est reçu par sir Edmund Monson, ambassadeur d'Angleterre, M. Louis Michel, préfet de la Côte-d'Or, le général Geau, commandant le 8e corps et le maire de Dijon. Le préfet et le maire souhaitent la bienvenue au roi. Le préfet le salue au nom du gouvernement à son entrée officielle sur le territoire français.

Le roi remercie en quelques mots. On lui présente alors les officiers attachés à sa personne pendant son séjour en France, à savoir : l'amiral Fournier, le général de Lacroix, commandant l'école de guerre et le commandant Chabaud, de la maison militaire du Président de la République.

Le roi, accompagné de l'ambassadeur d'Angleterre et des officiers d'ordonnance, passe devant le front des troupes et salue le drapeau en portant la main à sa casquette, car il est en uniforme d'officier de marine. Le roi Edouard VII remonte ensuite dans son wagon. Les personnages de sa suite prennent place dans les autres voitures du train qui se remet en marche à 10 heures 15, aux accents du *God save the king* et de la *Marseillaise*.

Aucun incident ne s'est produit. Aucun cri n'a été poussé.

De Dijon à Paris, le train ne s'est arrêté que quelques minutes à Laroche pour changer de machine. Le roi a déjeuné dans le train. A la gare de Bercy-Ceinture, la manœuvre nécessitée par la reformation du convoi a pris environ un quart d'heure. Le train a repris sa marche à 2 heures 30, pour gagner la gare du Bois de Boulogne par la ceinture rive gauche.

La physionomie de Paris

Paris, 1er mai. — Depuis la porte Dauphine jusqu'à l'ambassade, les troupes forment la haie à partir de deux heures. Six musiques militaires sont également échelonnées sur les points principaux de l'itinéraire.

La foule est considérable sur tous les points. Des camelots louent des échelles, des chaises ; d'autres vendent des petits drapeaux anglais ou des portraits d'Edouard VII. Toutes les fenêtres du parcours sont noires de monde.

Ni l'avenue du Bois de Boulogne, ni celle des Champs-Elysées ne sont pavoisées ; on a voulu permettre à l'ancien prince de Galles, si épris de Paris, de jouir à son aise du cadre merveilleux présenté par ces magnifiques avenues avec leurs arbres dans leur robe printanière.

Cependant, divers immeubles sont richement pavoisés. On remarque spécialement l'Hôtel du comte de Sesmaisons qui est entièrement pavoisé aux couleurs russes. La rue Royale et la rue du Faubourg Saint-Honoré ont reçu une décoration spéciale.

A l'ambassade d'Angleterre qui, pendant le séjour d'Edouard VII, deviendra Palais royal, la décoration est à l'extérieur assez simple. Un écusson aux armes d'Angleterre surmonte la porte d'entrée ; deux guérites ont été placées de chaque côté pour les services de la garde d'honneur fournie par la garde républicaine.

Tout à côté, le palais de l'Elysée a reçu une décoration spéciale de trophées de drapeaux anglais et français ; sur tout le long de la façade, l'ornementation intérieure, comme celle de l'ambassade d'Angleterre, en est des plus luxueuses.

L'arrivée du Président de la République

M. Loubet, Président de la République, se rendant à la gare du Bois de Boulogne pour recevoir le roi d'Angleterre, a quitté l'Elysée à 2 heures et demie.

Le Président, qui était accompagné du général Dubois, secrétaire général de la Présidence, a pris place dans un landau attelé à la daumont, et précédé du piqueur Troude. Dans deux autres landaus se trouvaient MM. Cambarieu, directeur du cabinet civil du Président de la République, Poulet, secrétaire particulier, le colonel Sylvestre, et le commandant Meaux-Saint-Marc. Le cortège présidentiel était encadré par un escadron du 1er régiment de cuirassiers en grande tenue.

Au départ de l'Elysée, de nombreux curieux ont crié : Vive Loubet ! Vive la République !

Il n'y a pas eu d'autres incidents.

Le salon de réception à la gare de la porte Dauphine a été aménagé dans la salle de distribution des billets. Sur le quai, un énorme velum rouge, porté par quatre lances de bois doré, et, à terre, un immense tapis rouge.

A 2 heures 25, le Président de la République arrive ; les troupes rendent les honneurs.

L'arrivée du train royal

Au même moment le train royal est signalé ; au Mont Valérien, on commence à tirer les 101 coups de canon en l'honneur du souverain.

Le train s'arrête ; le roi paraît à la portière du wagon, les traits légèrement fatigués ; la musique de la garde républicaine joue le *God save the king*, cependant que les clairons sonnent et les tambours battent aux champs.

Le roi est en tenue de feld-maréchal anglais, uniforme rouge et chapeau à plumes blanches, la poitrine barrée par le grand-cordon de la Légion d'honneur.

En mettant pied à terre, le souverain serre cordialement la main à M. Loubet. Le Président lit dit : « Je remercie Votre Majesté de son aimable visite. »

Edouard VII répond : « Je suis également content de me retrouver à Paris ; car voici trois ans que je n'y suis venu. »

On crie sur le quai de la gare : Vive Loubet ! Vive le roi ! Aux accents du *God save the king* succèdent ceux de la *Marseillaise*.

Durant ce temps, descendent de wagon les hauts fonctionnaires qui accompagnent le roi. Ce sont l'honorable C. Hardinge, ministre plénipotentiaire ; le major général sir Stanley Clarke, maître de la Cour en fonction : M. Lambton, contre-amiral ; l'honorable S. Fortescue, capitaine ; le capitaine Ponsonby, ces trois derniers, écuyers ; sir Francis Laking, médecin du roi, et M. de Martino, peintre de marines. Du train royal où ils sont montés dès la frontière, descendent également sir Edmund Monson, ambassadeur d'Angleterre ; l'amiral Fournier et le général de Lacroix, attachés à la personne du roi ; le commandant Chabaud, officier de la Maison militaire du Président de la République ; M. Noblemaire, directeur du P.-L.-M. ; M. Paoli, etc.

Le Président de la République, marchant à la gauche du roi, se dirige vers le salon d'honneur. Edouard VII semble s'entretenir amicalement et presque familièrement avec M. Loubet.

Les présentations officielles commencent. M. Loubet présente au roi les Présidents des deux Chambres et les Ministres. Le roi, très souriant, exprime à plusieurs reprises à M. Loubet et aux personnes qui entourent immédiatement les deux Chefs d'Etat la satisfaction qu'il éprouve à se retrouver à Paris. Les Ministres, que présente M. Loubet, serrent la main au roi en s'inclinant. Les autres personnages officiels présentés par M. Mollard, défilent ensuite.

Dans le même salon se trouvent plusieurs personnalités anglaises, notamment les membres de la Chambre de Commerce britannique. Edouard VII a un mot aimable pour chacun. Il félicite M. Noblemaire, directeur du Paris-Lyon-Méditerranée pour la régularité qui a présidé à tout son voyage à travers la France.

Le roi, à plusieurs reprises, témoigne à M. Loubet sa réelle et profonde sympathie. Il l'a félicité à l'occasion de son voyage en Algerie et en Tunisie et avec une bonne humeur très remarquée, s'est excusé de lui donner, le jour même de sa rentrée en France, ce surcroît de fatigue.

Les présentations terminées, le roi d'Angleterre et le Président de la République quittent la gare. Edouard VII monte dans le landau à la daumont. Quand il se présente ainsi debout au-dessus de la foule, celle-ci se découvre et le roi salue en portant la main à son chapeau. Une immense acclamation retentit alors, dans laquelle les cris de : « Vive la République ! » et « Vive le roi ! » se font entendre. Les deux chefs d'Etat s'asseoient côte à côte, M. Loubet à la gauche du roi. Les autres personnes de la suite du roi et du Président de la République montent dans les autres voitures officielles, au nombre de cinq ; mais les ministres et les personnalités officielles se retirent isolément.

De la gare à l'Etoile

Le cortège s'ébranle, escorté par des cavaliers du 1er cuirassiers et précédé du piqueur Troude. Le gouverneur militaire de Paris, chevauche à droite du landau où se trouvent le roi et M. Loubet ; à gauche s'est placé son chef d'état-major, le général Pianiol. Les cris de la foule redoublent ; on y distingue surtout les hourras gutturaux britanniques, les welcome, les *Long life the king*, les *king Edward for ever*, poussés par des anglais. Le roi semble tout heureux de cet accueil ; il sourit et salue militairement.

Dans la foule parisienne, il y a moins d'enthousiasme aux cris de : Vive Edouard VII ! se mêlent ceux de : Vivent les Boers ! Vive l'armée !

A l'arrivée au rond-point des Champs-Elysées, lorsque les premiers cavaliers de l'escorte arrivent, plusieurs barricades de planches chargées de curieux s'écroulent dans un remous. Une panique se produit ; plusieurs dames s'évanouissent dans la cohue et sont portées aux postes d'ambulance qui campent sous les arbres des Champs-Elysées.

Deux arrestations ont été opérées à la suite de cris de : A bas Edouard ! au passage du landau royal.

Une musique militaire joue encore une fois le *God save the king*. Les cris de : Vive Edouard ! retentissent avec ceux de : « Vivent les Boers ! » Vive l'armée ! Des étudiants anglais postés devant le grand palais, et porteurs de petits drapeaux aux couleurs franco-anglaises se sont livrés à une légère manifestation en l'honneur de leur roi.

Place de la Concorde

Sur la place de la Concorde, la foule est immense. Les nombreux barrages d'agents parviennent difficilement à la maintenir. Il est 3 heures 15 quand le cortège débouche. La foule tenue à distance, reste silencieuse. Au moment d'arriver à la rue Royale, le roi aperçoit de nombreux membres du Cercle de la rue Royale dont il fait partie, debout au monumental balcon qui fait face au Ministère de la Marine. Il leur sourit. Ceux-ci se découvrent, mais ne poussent pas un cri.

A l'ambassade d'Angleterre

A trois heures trente, la voiture royale arrive devant l'ambassade d'Angleterre. Le cortège franchit la grand'porte de l'ambassade et immédiatement s'élève au-dessus de l'Hôtel le pavillon personnel du roi, le *royal-standard*, qui doit y flotter tant que le Roi y séjournera.

Le landau s'arrête devant le perron au-dessus duquel on a dressé une tente de velours rouge à franges d'or ; des fleurs et des plantes vertes sont déposées dans la cour et au-dessus de la porte principale on a placé un énorme motif représentant le monogramme d'Edouard VII, surmonté de la couronne royale.

Le Roi d'Angleterre et le Président de la République descendent de voiture et pénètrent dans l'Hôtel, tandis que la musique du 5e de ligne exécute l'hymne anglais. Les honneurs sont rendus par la troupe.

Après s'être entretenu quelques instants avec le Roi Edouard VII, le Président de la République a pris congé du Souverain et regagné l'Elysée dans sa daumont.

Après le départ de M. Loubet, Edouard VII a gagné les appartements royaux, situés au 1er étage.

Le départ des troupes — Un incident

Après le passage du cortège, les régiments se reforment en colonne, regagnant leurs casernements, escortés par de nombreux curieux qui les acclament et se découvrent devant le drapeau. Sur la place de la Concorde, trois régiments en marche sont obligés de s'arrêter pour laisser passer des cavaliers. Leurs musiques continuent à jouer et on leur fait une ovation. De nombreux cris de Vive l'armée ! sont poussés. Au moment où le 31e de ligne avec son drapeau passait devant le Ministère de la marine, on vit apparaître au balcon, M. Pelletan. Au passage du drapeau, le Ministre ne salue pas : la foule massée sur les trottoirs lui crie alors : « Chapeau ! Chapeau ! » M. Pelletan, un peu décontenancé, porta la main à son couvre-chef, mais en ne le soulevant que très légèrement. La foule, mécontente, crie de plus belle : « Chapeau ! Chapeau ! Plus bas ! Plus bas ! » M. Pelletan finit par obéir et par saluer correctement le drapeau.

La réception à l'Elysée

Vers quatre heures et demie, le carrosse de gala aux armes du roi, dans lequel Edouard VII doit rendre visite au Président de la République vient se placer devant le perron de l'ambassade. Peu après arrivent dans une voiture de l'Elysée, l'amiral Fournier, le général de Lacroix et le commandant Reibell, qui viennent chercher le souverain anglais, pour le conduire à la présidence de la République. Un escadron

---

FEUILLETON DU 3 MAI 1903 N° 49

DÉCAPITÉE

PAR FORTUNÉ DU BOISGOBEY

VIII. — (SUITE)

— On a bien fait d'y mettre deux timbres de trois sous, car elle pèse plus que le poids réglementaire. Il y a là dedans au moins quatre feuilles de papier, et je...

— Lisez donc, tonnerre de Brest ! interrompit avec impatience le vieux marin, qui commençait à croire que Tire-Lire se moquait de lui avec ses perpetuels commentaires.

Dangalas se décida enfin à ouvrir l'enveloppe d'où il tira, comme il l'avait prédit, plusieurs feuillets détachés d'un papier qui n'était pas du papier à lettres.

— Tiens, s'écria-t-il, c'est écrit sur des factures... avec un en-tête au nom de Mme Lucie Courtois, marchande de modes, rue de la Paix.

— Eh ! qu'importe !... lisez ! reprit le père Cordouan.

— Savez-vous ce que ça prouve ? continua l'entêté rapin ; ça prouve que votre fille, là où elle est, n'avait pas d'autre papier pour écrire... elle a été obligée de se servir de ces factures qu'elle avait dans sa poche. Et tenez ! autre preuve... c'est écrit au crayon... donc elle n'avait à sa disposition ni plume, ni encre.

— Mais l'adresse... il me semble... est écrite...

— Avec une bonne plume, c'est vrai... et très lisiblement...

— Alors, pourquoi la lettre au crayon ?

— Moi, je crois que l'adresse a été mise d'avance sur l'enveloppe qui contenait une lettre pour vous... une lettre qu'elle a oublié de mettre à la poste... et que plus tard elle a remplacée par ces feuilles volantes. Voyez ! l'enveloppe a été ouverte et puis recollée avec un fragment de pain à cacheter... il n'y avait plus qu'à l'affranchir.

— Et Augustine avait toujours des timbres sur elle... dans un petit carnet que je lui ai donné pour sa fête.

— Vous parlez d'elle au passé, dit Dangalas qui remarquait tout ; je suis en train de vous prouver qu'elle est vivante.

— Qu'elle l'était hier ; mais depuis... où est-elle ?

— Il y a des chances pour qu'elle soit rue Berton... Si elle y est, nous ne l'y laisserons pas... et nous allons le savoir, reprit Dangalas en commençant à lire tout haut.

La première phrase qu'il lut donna un démenti à l'affirmation par laquelle il venait de conclure.

— « Où suis-je ? » avait écrit Augustine en tête du premier feuillet.

L'élève de Vitrac comprit tout de suite qu'elle était enfermée dans un local où on l'avait jetée sans qu'elle sût où on l'entraînait ; mais il garda pour lui les réflexions que lui inspira ce début peu rassurant et il continua :

« Je n'en sais rien et j'ignore si je sortirai jamais d'ici. J'y suis depuis trois jours et je n'ai pas encore deviné ce qu'on veut faire de moi. On me tuera peut-être, et ce qui m'affige le plus, c'est de penser que grand-père ne croira pas que je suis morte. Il croira que je l'ai abandonné. Je voudrais qu'il sût que je n'ai pas cela à me reprocher et que ma dernière pensée sera pour lui que j'aime tant. »

— Il y a çà ? demanda le vieillard en essuyant une larme du revers de sa large main.

— Oh ! je ne l'invente pas... et vous ne l'accuserez plus, je suppose, de vous avoir planté là... ni moi de l'avoir détournée... Mais écoutez la suite :

« Et afin qu'il le sache, je vais écrire tout ce qui m'est arrivé depuis que je l'ai embrassé, vendredi matin, avant d'aller à mon magasin. Il ne me restera plus qu'à prier Dieu pour que cette lettre lui parvienne. »

— Et Dieu a exaucé sa prière, puisque vous l'avez reçue, dit Dangalas, qui n'était cependant pas un déiste bien convaincu.

— Lisez ! lisez ! répéta comme un refrain le père Cordouan, que les continuelles digressions du rapin agaçaient beaucoup.

— Voilà ! voilà ! répondit, en imitant les intonations d'un garçon de café appelé par un consommateur, Tire-Lire, toujours prêt à blaguer.

Et il reprit sa lecture au point où il l'avait interrompue.

« Comment m'y prendrai-je pour la lui envoyer ? Je ne sais, mais je l'écris tout de même. Je compte sur un miracle. Si mon espérance ne se réalise pas, peu m'importe que ces notes tombent aux mains de ceux qui me veulent du mal. Ils n'y trouveront rien que la vérité, et peut-être qu'ils auront pitié de moi, quand ils verront combien je suis malheureuse.

» La voici, mon histoire :

» Vendredi, vers 2 heures, ma patronne m'a envoyée en courses ; d'abord chez un fabricant de fleurs de l'île Saint-Louis et ensuite porter un chapeau et une facture à Passy, rue Berton ; en revenant de chez le fabricant, j'ai passé devant la Morgue et j'ai eu la curiosité d'y entrer. J'en ai été bien punie. J'y ai vu exposée une tête que j'ai reconnue. C'était celle de la cliente qui avait commandé le chapeau et que j'avais vue au magasin. J'ai été si effrayée que je me suis trouvée mal.

» Il y avait là un jeune homme qui m'a soutenue et qui m'a donné le bras pour m'emmener. Il m'a fait asseoir sur un banc, dans le square Notre-Dame, et nous avons parlé ensemble. Je n'aurais pas dû lui répondre, mais il était si doux et honnête que je lui ai dit pourquoi j'avais eu si grand'peur. Je n'osais plus aller à Passy. Il m'a offert de m'y accompagner. J'ai eu le tort d'accepter. C'était mal. J'aurais dû refuser, puisque je ne le connaissais pas. Et pourtant, si je l'avais écouté jusqu'à la fin, je ne serais pas où je suis.

» Il m'offrait d'entrer avec moi dans cette maison de la rue Berton. Je n'ai pas voulu, et je m'en suis bien repentie, car il m'aurait défendue. Je lui avais dit mon nom, il m'avait dit le sien, et je lui avais permis de venir me voir dimanche chez grand-père. S'il y est venu, il ne m'aura pas trouvée. Il est peintre et il s'appelle Jean Dangalas. »

— Hein ? interrogea Tire-Lire en regardant le père Cordouan. Vous avais-je menti ?

Le bonhomme était trop ému pour répondre, mais il serra silencieusement la main du rapin qui se remit à lire.

« Je suis donc entrée seule. Un domestique était venu m'ouvrir. J'avais à la main le carton où était le chapeau que j'apportais à sa maîtresse, madame la comtesse Irène. Il me l'a pris et il m'a menée dans un salon éclairé au gaz, où il m'a laissée en me disant que madame allait descendre.

» J'ai attendu longtemps... trois quarts d'heure au moins... J'étais seule et je n'entendais pas le moindre bruit. Seulement, une fois, il m'a semblé voir une ombre passer devant la fenêtre. Le salon était au rez-de-chaussée et la fenêtre donnait, je crois, sur un jardin. Je ne me sentais pas rassurée. J'avais le pressentiment qu'il allait m'arriver un malheur. Je ne me trompais pas. Le gaz s'est éteint tout à coup et je me suis trouvée dans l'obscurité.

» J'ai jeté un cri... un seul... des mains invisibles m'ont fermé la bouche en me bâillonnant avec un mouchoir... en même temps, on me couvrait la tête avec un sac et d'autres mains s'emparaient de moi... on me tenait par les bras et on m'entraînait. Comment ne suis-je pas morte de frayeur ?... Je n'en sais rien. Je me souviens que j'ai pensé à grand-père et à ce jeune homme que j'aurais appelé à mon secours si j'avais pu. »

— Ah ! les gredins ! s'écria Tire-Lire en frappant du poing la table, qui chancela sur ses pieds de tôle. Et dire que, pendant qu'ils la maltraitaient, je fumais ma pipe dans la rue comme un sans-cœur !... Ah ! ils me le payeront !

Un coup d'œil suppliant du vieillard lui rappela que ce pauvre aieul attendait anxieusement la suite, et, un peu soulagé par l'impression qu'il venait de lancer, Tire-Lire continua ainsi :

« Ils m'ont d'abord emmenée hors de la maison. J'ai senti que je marchais sur du sable qui craquait sous mes pas. J'y ai marché longtemps, et plusieurs fois j'ai accroché des branches ou des ronces avec le bas de ma robe. Je devais être dans un jardin. »

— Parbleu ! le jardin où nous avons vu, avant-hier, cette canaille de Borodino ! grommela Dangalas. Il l'a peut-être enfermée dans le pavillon d'où il sortait quand nous l'avons rencontré.

« On m'a fait faire des détours sur un terrain en pente.»

— Non... ce n'est plus ça... le pavillon est sur la terrasse, et la terrasse est droite comme la grande allée des Tuileries.

« Et puis, j'ai descendu un escalier. Je n'ai pas pensé à compter les marches, mais il y en avait beaucoup. Et puis, plus d'air. Rien qu'une humidité lourde. »

(*A suivre*). F. DE BOISGOBEY.